



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

ÉDITION 2022
9 SEPT. - 31 DÉC. 2022

DOSSIER DE PRESSE

MATTHIEU BAREYRE ET ROSE-MARY AYOKO FOLLY

SERVICE DE PRESSE :
Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com
Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com
Assistés de Morgane Lusetti
01 53 45 17 13

MATTHIEU BAREYRE ROSE-MARIE AYOKO FOLLY

Pièce d'actualité n018
Le Journal d'une femme nwar

Texte Matthieu Bareyre, Rose-Marie Ayoko Folly
avec la participation de Marion Siéfert
Réalisation, Matthieu Bareyre
Prise de vue et prise de son, Matthieu Bareyre
Montage, Matthieu Bareyre, Isabelle Proust, Rodolphe
Molla
Assistant réalisateur et assistant montage, Houssein
Bokhari
Montage son, Stéphane Rives
Mixage, Jules Wysocki
Étalonnage, Amine Berrada

Production Marie-José Malis et Frédéric Sacard de La Commune
CDN d'Aubervilliers en coproduction avec le Festival d'Automne
à Paris; Cécile Lestrade et Élise Hug d'Alter Ego Production; avec
la participation d'Arte France, Karen Michael et Fabrice Puchault.

La Commune CDN d'Aubervilliers et le Festival d'Automne à Paris
sont coproducteurs de ce film et le diffusent en coréalisation à la
Commune CDN d'Aubervilliers.

Rose a 29 ans et un projet : quitter la France pour « retourner en Noirie ». Quand Matthieu Bareyre, l'un de ses plus proches amis, inspiré par son journal intime qu'elle lui a donné à lire, lui propose d'en faire un film, elle y voit l'occasion rêvée « d'exorciser quelques démons »...

En avril 2016, Matthieu Bareyre et Rose-Marie Ayoko Folly se rencontrent sur une place parisienne. Le premier tourne *L'Époque*, son premier long-métrage documentaire, la seconde en deviendra la figure centrale. Invité quelques années plus tard par La Commune CDN d'Aubervilliers à créer une pièce d'actualité, le réalisateur choisit de faire le portrait de cette jeune femme devenue son amie. Avec pour point de départ ses carnets intimes que Rose a souhaité partager avec lui, le film croise les formes du journal et de la conversation, de la voix off et du muet, du cinéma direct et du poème musical, du voyage et de l'archive familiale, du Scope et de l'iPhone, pour s'approcher le plus près possible de ce qu'une amitié entre une femme noire et un homme blanc peut révéler de la France d'aujourd'hui.

LA COMMUNE CDN D'AUBERVILLIERS

Du mar. 8 au dim. 20 novembre

Durée estimée : 1h50

En amont des projections à La Commune, CDN d'Aubervilliers, le projet est présenté sur le territoire dans des structures partenaires de la Seine-Saint-Denis

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto
01 53 45 17 13

La Commune CDN d'Aubervilliers

Opus 64 : Aurélie Mongour
01 40 26 77 94 | a.mongour@opus64.com

ENTRETIEN

Les Pièces d'actualité répondent à un protocole précis : des artistes sont invités à travailler avec des habitants du département du 93 et à produire une pièce, dans une certaine rapidité de production. Comment avez-vous répondu à cette commande ?

Matthieu Bareyre : C'est une longue et belle histoire. Je connaissais le Théâtre de la Commune et ce format de Pièce d'Actualité depuis un moment, car j'avais été le collaborateur artistique de Marion Siéfert sur *Du Sale !*, créée en 2019. Ce dispositif de production permet une création rapide qui place la relation aux autres comme la chose la plus précieuse qui soit, soit deux choses qui participent grandement à ma santé mentale.

Pendant le premier confinement, je me suis mis à rêver d'un art localisé, d'un film qui pourrait s'installer dans un lieu, qu'on ne pourrait voir qu'ici et pas ailleurs, un peu à la manière de ce qu'avait fait Godard avec Vidy Lausanne et son *Livre d'image*. Nous avons commencé à discuter avec Marie-José Malis et Frédéric Sacard, directrice et directeur adjoint du Théâtre de la Commune et je leur ai proposé de faire un portrait de Rose-Marie Ayoko Folly, que j'avais rencontrée en tournant mon premier long-métrage et qui était devenue l'une de mes plus proches amies. Elle habitait à Pierrefitte-sur-Seine dans le 93, à 10 minutes de chez moi et presque aussi près d'Aubervilliers.

Puis la discussion a continué à quatre avec Marion Siéfert, et nous nous sommes mis à imaginer que le film pourrait être un ambassadeur du théâtre dans le 93 : en amont de la sortie, avec Rose et l'équipe, on irait montrer des rushes ou des essais de montage, dans des cités, des hôpitaux psychiatriques, des prisons, des foyers ou des institutions que ça intéresserait de nous accueillir, à des personnes qui n'auraient jamais eu l'idée de venir au théâtre, pour échanger avec eux. C'était aussi une façon de convier tous les gens rencontrés à venir voir l'œuvre terminée, au théâtre de La Commune, un mois plus tard. Le théâtre deviendrait ainsi une agora où tout le monde pourrait se rencontrer autour du film et profiter des événements qui l'entourent.

Au début, ce qui me plaisait, c'était d'imaginer que ce projet puisse avoir une existence à la fois locale et digitale en partageant, tout au long de la création, des rushes sur la page Instagram « lejournaldunefemmenwar ». Puis le film a pris une ampleur supplémentaire avec l'arrivée de Boris Razon, Karen Michael et Fabrice Puchault d'Arte, puis celle de Cécile Lestrade et Elise Hug d'Alter Ego Production. Rose et moi nous sommes donc retrouvés au cœur d'un dispositif de production totalement expérimental et passionnant, rassemblant le théâtre, la télévision et le cinéma. Et cette complexité n'a pas empêché que la priorité reste l'attention portée à Rose et à la création. C'est quelque chose de rare et ça m'a donné énormément d'espoir dans l'avenir, à un moment, juste après le second confinement, où je voyais vraiment les choses en « nwar ».

Comment avez-vous composé ce portrait ?

Matthieu Bareyre : La figure de l'artiste qui compose sa toile en solitaire me semble aussi désuète que celle de la muse qui se laisse regarder sans rien dire. Je pense que Rose et moi avons réussi à mettre à mal cet héritage, et c'est assez

réjouissant. La seule façon de faire ce portrait de Rose, c'était de mêler son regard au mien, de placer au cœur du film sa propre façon de se regarder, à travers ses propres images, mais surtout en m'appuyant sur son journal intime, un ensemble de carnets qu'elle tient depuis une dizaine d'années et qu'elle a tenu à partager avec moi. Je crois que le film est né de là, de cette intimité extraordinaire déposée par Rose au fil des années sur une de mes étagères.

Le Journal d'une femme nwar arrive après deux autres films dans lesquels Rose était déjà impliquée. Il vient d'abord après *L'Époque*, mon premier film, un long-métrage documentaire dans lequel Rose avait une place de choix. Il arrive aussi après *La Vie en Rose*, un scénario de fiction inspirée de sa vie et que nous avons co-écrit. Plus généralement, il vient après cinq années d'échanges permanents avec elle, sur à peu près tout ce dont est faite la vie.

Comment votre amitié devient-elle un ressort du film ?

Matthieu Bareyre : Si *L'Époque* a enregistré le moment de notre rencontre, *Le Journal d'une femme nwar* montre davantage le quotidien d'une relation, avec ses rires et ses pleurs, ses douceurs et ses heurts.

Tout ce que j'ai fait avec Rose depuis six ans trouve son origine dans le jour où je lui ai rendu visite à l'hôpital alors qu'elle venait d'être internée en 2016. Je lui avais écrit plus tard dans son journal les mots de Van Gogh à son frère Théo : « Sais-tu ce qui fait disparaître la prison ? C'est toute affection profonde, sérieuse. Être amis, être frères, aimer, cela ouvre la prison par puissance souveraine, par charme très puissant. »

De quelle manière le film aborde-t-il les notions de maladie, de racisme ? Quel message avez-vous voulu faire passer ?

Matthieu Bareyre : Le film s'ouvre sur Rose, à l'acmé de sa crise maniaque, qui hurle sur mon smartphone en FaceTime « Moi je baise la France ! » Donc on peut dire que racisme et maladie sont abordés ensemble et frontalement. Tout simplement parce que ce ne sont pas des notions dans la vie de Rose, mais son quotidien. Tout ce film est un effort pour le faire ressentir, pour prendre très au sérieux l'expression de cette souffrance, donner la possibilité à Rose de s'exprimer pleinement et nous offrir le temps pour ressentir le monde comme si nous étions derrière ses prunelles.

J'espère que mes films ne feront jamais passer de message. Les messages, ce sont précisément ce qu'il faut pulvériser pour laisser la voie libre aux émotions. « The film is the talking » disait Lynch.

Par extension, pose-t-il la question de la normalité ?

Matthieu Bareyre : C'est la normalité qui nous met à la question. C'est la normalité qui enlève, pour faire des économies, son « Allocation Adulte Handicapée » à Rose, pourtant vitale. C'est la normalité qui administre nos vies en cases, répertoire, décide que telle personne est folle et telle autre saine d'esprit, telle pathologie socialement valorisable, telle autre vouée à la chambre d'isolement. C'est la normalité qui somme Rose de se « justifier » en permanence de tout et n'importe quoi. C'est la normalité blanche qui enjoint les enfants à perpétuer le racisme des parents. Ce film ne pose aucune question à la normalité mais montre ce que la normalité nous fait à toutes et tous. Je ne veux poser aucune question à quiconque. Je

BIOGRAPHIES

fais des films pour mes proches et pour moi, pour que ça nous apprenne à vivre autrement, en espérant que ça en inspire d'autres.

Vous utilisez également dans le titre le mot « nwar », que signifie-t-il pour vous ?

Matthieu Bareyre : Pour moi, pas plus que ce qu'il signifie dans le rap depuis le « nwarmement » de Booba en 2015 et, surtout, le deuxième album de Damso en 2016 : une face sombre, inavouable, pas recommandable, pas comme il faut. Pour Rose, choisir le « nwar » du titre, je crois que c'était une façon de... Attendez, je vais lui demander.

Réponse de l'intéressée :

« Le soar,
Tard,
Je cogite
Fais de mon mental non pas une entité à dompter, mais une alliée.
Dans le Nwar, y a que du lux, la pénombre aide à y voir plus clair. »

Qu'est-ce que l'intégration d'archives personnelles apporte selon vous ?

Matthieu Bareyre : Quand Rose fut hospitalisée, et que son internement a interrompu le tournage, j'ai ressenti le besoin de continuer le film en laissant remonter ce que la crise de Rose avait remué en moi. J'ai eu cette intuition, que, pour être complet, le portrait devait devenir autoportrait. C'est à ce moment-là que j'ai repensé à ces images que j'avais tournées adolescent, entre 1999 et 2004 avec une caméra mini-DV. Je ne souvenais absolument pas de ce que ce contenaient ces cassettes.

Ces images nous font traverser le miroir. Elles nous font basculer du point de vue de Rose à celui de la bourgeoisie blanche bien sous tous rapports. Ces images apportent notamment les preuves de ce que Rose raconte au sujet du racisme. Seules, elles n'auraient qu'un intérêt très limité. Mais mettons-les à côté de celles de Rose, et voilà qu'elles s'éclairent mutuellement d'un jour nouveau, comme de vieux ennemis intimes. Je n'en finis pas d'être passionné par cette puissance propre au cinéma, de pouvoir rapprocher, par le montage, tout ce que la vie sépare.

Quand j'ai proposé l'idée à Rose, j'ai senti que ça la soulageait aussi, de ne pas être seule à porter ce film. Elle m'a écrit : « là, pour le coup, ce sera vraiment notre film ».

Que dit ce film de la société actuelle ?

Matthieu Bareyre : « Noir.e.s » et « bourgeoisie » font partie des mots que la France a, aujourd'hui, le plus de mal à prononcer, alors j'imagine que ce film ne dit rien que la France n'ait vraiment envie d'entendre. Un ami italien m'a dit très récemment : « la France est le pays du déni ». Qu'est-ce que le déni ? Un savoir sans savoir. On sait, mais on ne sait pas vraiment. On ne veut pas « voir les choses en face », ce qui ferait une très bonne définition du cinéma, non ?

Propos recueillis par Pascaline Vallée

Matthieu Bareyre et Rose-Marie Ayoko Folly

Matthieu Bareyre est auteur, réalisateur, cadreur et monteur. Il collabore à plusieurs projets de films avec Rose-Marie Ayoko Folly, autrice et photographe franco-togolaise.

Matthieu Bareyre a réalisé deux documentaires : *Nocturnes*, en 2015, moyen métrage présenté notamment au Cinéma du réel, et *L'Époque*, en 2019, son premier long métrage, une traversée nocturne aux côtés de jeunes dont il filme durant trois ans les rêves, les cauchemars, l'ivresse, l'ennui, les larmes, les mobilisations, le désir, entre les attentats de 2015 à Paris et l'élection présidentielle de 2017.

Prix du meilleur premier film du Syndicat français de la critique, *L'Époque* suit principalement Rose-Marie Ayoko Folly, qui a reçu une mention spéciale au festival de Locarno où le film a été présenté en première mondiale. Depuis, Matthieu Bareyre et Rose-Marie Ayoko Folly travaillent ensemble à plusieurs projets de films. Au théâtre, Matthieu Bareyre collabore au casting, à l'écriture et à la mise en scène des spectacles de Marion Siéfert, notamment *DU SALE !* et *jeanne_dark_*. Son prochain film, *Le Journal d'une femme nwar*, est un documentaire consacré à Rose-Marie Ayoko Folly, qui écrit aussi avec lui une fiction inspirée de sa vie, *La Vie en Rose*.